



Allez, vous êtes assez puni. — Page 190, col. 3.

Ce nom, Gabriel ne le savait pas, cette écriture tremblante et hâtée il ne pouvait la connaître, et cependant un trouble étrange, un pressentiment inouï s'était glissé dans son cœur. Et, tout pâle d'émotion, il se rapprochait de la lampe pour mieux relire ce billet, quand une autre portière s'ouvrit et donna passage à lord Wentworth lui-même qui, précédé d'un petit page, traversait le préau pour se rendre à sa chambre.

En apercevant Gabriel, qu'il venait de reconduire cinq minutes auparavant, le gouverneur s'arrêta assez étonné.

— C'est vous encore, mon ami? lui dit-il en allant à lui avec l'intérêt qu'il lui témoignait d'habitude. Qui vous a retenu? ce n'est pas, du moins je l'espère, un accident, une indisposition?

Le loyal jeune homme, sans répondre à lord Wentworth, lui tendit seulement la lettre qu'il venait de recevoir. L'Anglais y jeta un coup d'œil et devint plus pâle que Gabriel, mais il sut garder son sang-froid, et, tout en feignant de lire, combina habilement sa réponse.

— La vieille folle! dit-il en froissant et en jetant à terre le billet avec un dédain bien joué.

Aucune parole ne pouvait désenchanter plus vite et mieux Gabriel, tout à l'heure perdu dans les rêves les plus émouvants, et maintenant fort refroidi déjà à l'endroit de l'inconnue. Pourtant, il ne se rendit pas encore tout de suite et reprit avec quelque défiance :

— Vous ne me dites pas quelle est cette prisonnière que vous retenez ici malgré elle, milord?

— Malgré elle, je crois bien! dit d'un ton dégagé Wentworth. C'est une parente de ma femme, cerveau fêlé, s'il en est au monde, que la famille a voulu éloigner d'Angleterre, et qu'on a fort mal à propos confiée à ma garde, dans cette ville où la surveillance est plus facile pour les insensés aussi bien que pour les prisonniers. Puisque vous avez pénétré dans ce secret de fa-

mille, mon cher ami, j'aime mieux vous dire tout de suite ce qu'il en est. La manie de lady Howe, qui a lu trop de poèmes de chevalerie, est de se croire, malgré ses cinquante ans et ses cheveux gris, une héroïne opprimée et persécutée, et de vouloir intéresser à sa cause, au moyen de fables plus ou moins bien trouvées, tout chevalier jeune et galant qui passe à sa portée. Et, Dieu me damne! Gabriel, il me semble que les contes de ma vieille tante vous avaient touché. Allons! convenez que sa missive vous avait un peu troublé, mon pauvre ami!

— L'histoire aussi est étrange, convenez-en vous-même, milord, reprit Gabriel assez froidement, et vous ne m'aviez jamais parlé, que je sache, de cette parente?

— Non, en vérité, répondit lord Wentworth, et l'on ne se soucie pas d'ordinaire d'introduire des étrangers dans ses affaires d'intérieur.

— Mais comment votre parente se dit-elle Française, reprit Gabriel.

— Eh! pour vous intéresser probablement, dit lord Wentworth avec un sourire qui commençait à être contraint.

— Mais cet amour dont elle se dit obsédée, milord?

— Illusions de vieille qui prend des souvenirs pour des espérances! reprit Wentworth, non sans marquer toutefois un peu d'impatience.

— Et c'est pour éviter le ridicule, n'est-ce pas, milord, que vous la tenez cachée à tous les regards?

— Ah! voilà bien des questions! dit lord Wentworth en fronçant le sourcil, mais sans éclater toutefois. Je ne vous savais pas interrogatif à ce point, Gabriel. Mais il est neuf heures moins un quart, et je vous engage à rentrer chez vous avant que le couvre-feu ait sonné; car vos licences de prisonnier sur parole ne doivent pas aller jusqu'à enfreindre les règlements de sûreté de Calais. Si lady Howe vous intéresse tellement, nous pourrons reprendre demain l'entretien sur ce sujet. En attendant, je vous de-

mande le silence sur ces choses délicates de famille, et je vous souhaite le bonsoir, monsieur le vicomte.

Là-dessus, le gouverneur salua Gabriel et sortit. Il voulait rester maître de lui jusqu'au bout, et craignait de trop s'animer si la conversation se prolongeait.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

## LES DRAMES DE LONDRES

DEUXIÈME PARTIE.

### LES MALHEURS D'UNE JEUNE FILLE

PAR

CH. BERNARD DEROSNE.

SUITE

La vaste arène était encombrée de masques dans les costumes les plus variés.

Là il y avait des Turcs qui n'avaient jamais prononcé un *Bismillah*, des bergères qui avaient vu plus de moutons sur leurs tables que dans les champs, des Highlanders qui n'avaient jamais été à vingt milles du nord de Londres, des princesses dont les pères pouvaient être d'excellents aldermen, même de consciencieux boutiquiers, des généraux sans armée, de jeunes jardinières dont les jardins consistaient en un seul pot de mignonnettes placé sur le bord de leur fenêtre, des amiraux qui avaient étudié la marine à bord des steamers de Gravesend, et la plupart des dieux et des déesses de l'Olympe, excellents chrétiens dans le fond, d'anciens chevaliers qui ne connaissaient pas même le tournoi d'Eglinton, des sorcières dont les seuls char-